

Joyce Kornbluh, *Wobblies et Hobos. Les Industrial Workers of the World agitateurs itinérants aux États-Unis, 1905-1919*, CD Rebel Voices inclus de 21 chansons américaines dissidentes, Montreuil, L'Insomniaque Éditeur, 2012, 255 p.

Christian Beuvain

🔗 <http://preo.ube.fr/dissidences/index.php?id=280>

Christian Beuvain, « Joyce Kornbluh, *Wobblies et Hobos. Les Industrial Workers of the World agitateurs itinérants aux États-Unis, 1905-1919*, CD Rebel Voices inclus de 21 chansons américaines dissidentes, Montreuil, L'Insomniaque Éditeur, 2012, 255 p. », *Dissidences* [], 4 | 2012, . URL : <http://preo.ube.fr/dissidences/index.php?id=280>

La revue *Dissidences* autorise et encourage le dépôt de ce pdf dans des archives ouvertes.

PREO

PREO est une plateforme de diffusion [voie diamant](#).

Joyce Kornbluh, *Wobblies et Hobos. Les Industrial Workers of the World agitateurs itinérants aux États-Unis, 1905-1919*, CD Rebel Voices inclus de 21 chansons américaines dissidentes, Montreuil, L'Insomniaque Éditeur, 2012, 255 p.

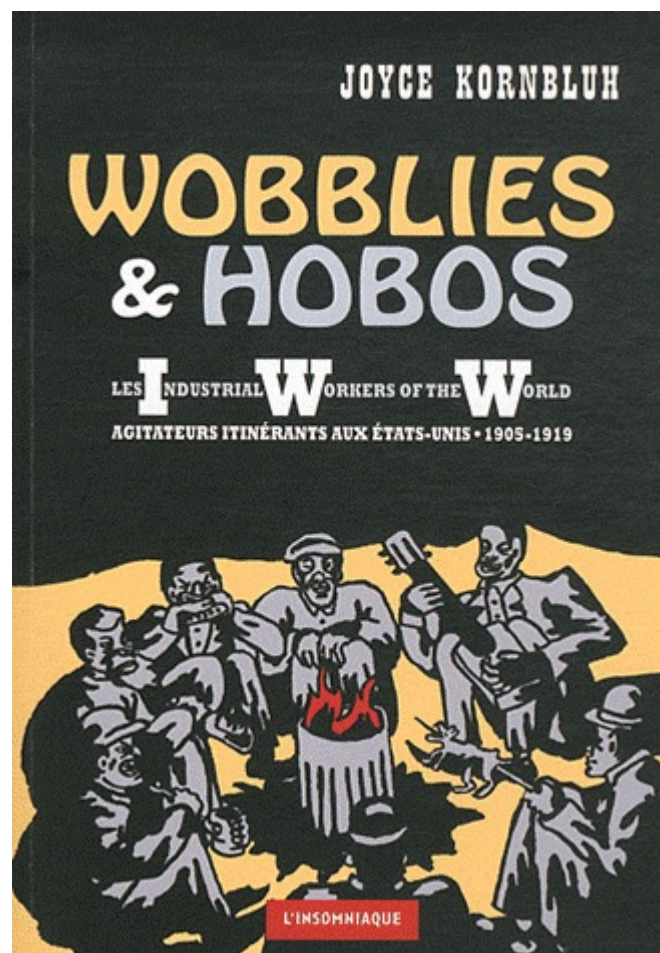
Dissidences

4 | 2012

Automne 2012

Christian Beuvain

🔗 <http://preo.ube.fr/dissidences/index.php?id=280>



- 1 1 – Aujourd'hui, pour un lecteur français, l'histoire des *Industrial Workers of the World* (IWW), syndicat révolutionnaire d'industrie des États-Unis fondé en 1905, ne se trouve pas dans ce silence assourdissant que nous évoquons, à propos d'autres pans du mouvement ouvrier, dans l'introduction à ce dossier. Des éclats de voix arrivent à se faire entendre, de manière plus conséquente qu'il y a 45 ans¹. Outre cet ouvrage de Joyce Kornbluh, version légèrement différente de l'édition originale², en 1985, Larry Portis³ fait paraître *IWW et syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis*⁴, en 2008 les éditions de la CNT traduisent le livre de Franklin Rosemont⁵ consacré à Joe Hill et à la « contre-culture ouvrière révolutionnaire », et de nombreux chapitres du livre de Louis Adamic, *Dynamite*⁶ (traduit en 2010) sont consacrés à ces militants appelés familièrement des wobblies. Puisque les mots de l'histoire peuvent être retravaillés par la fiction, la lecture attentive d'une biographie romancée, celle de *Boxcar Bertha*⁷ par le libertaire Ben L. Reitman, ainsi que de deux romans, celui de John Dos Passos⁸ *42e parallèle* et celui de Jon A. Jackson⁹ *Go By Go* semble nécessaire¹⁰, de même que l'autobiographie publiée il y a déjà pas mal d'années chez Maspero, par la célèbre agitatrice Mary « Mother » Jones¹¹.
- 2 2 – La fondation des Travailleurs industriels du monde [Industrial Workers of the World – IWW] a lieu le 27 juin 1905, à Chicago, la « ville rouge », « par plus de 200 socialistes et syndicalistes se prévalant du principe de la lutte des classes et du syndicalisme d'action directe »¹². Leur objectif, avant-gardiste pour l'époque et pour les États-Unis surtout, est de regrouper l'ensemble des ouvriers en un seul syndicat – « *One Big Union* » – fédéré sur des bases industrielles, et non par corps de métiers, sans distinction de qualification, de nationalité ou de sexe. La volonté farouche d'abolir le salariat en s'emparant des usines structure ce Congrès de 1905, dont le mineur William Dudley « Bill Big » Haywood devient un des dirigeants. A partir de ce moment, les wobblies sillonnent le continent américain pour organiser les ouvriers non qualifiés (bûcherons, travailleurs agricoles, mineurs de fond, etc.) et également lutter pour le droit en faveur de la liberté de parole dans les rues, sur des tribunes de fortune formées de caisses en bois, les *soap boxes*¹³.
- 3 3 – Ce livre, tout à fait précieux, même s'il n'est pas exempt de quelques reproches, se décline en douze chapitres dans lesquels Joyce Kornbluh dresse, de la naissance de ce syndicat au tout début

du XXe siècle à son déclin dans les années trente, les principales lignes de force des IWW. Précieux d'abord par la précision apportée à évoquer les luttes et les hommes qui les incarnent, et ensuite par les documents, écrits ou iconographiques, qu'il présente. Parmi les textes, figurent, par exemple, le Manifeste qui donne naissance au congrès fondateur, signé par 27 militants, dont Mother Jones, E. V. Debs et Bill « Big » Haywood, des brochures de propagande, des chansons et des poèmes d'agitation, des extraits d'autobiographies, des témoignages, des articles, etc. Les dessins de presse ou les caricatures ne diffèrent guère, par leurs procédés de désignation des travailleurs ou de leurs ennemis (État, industriels, juges, policiers, patrons de presse), des images produites par d'autres organisations du mouvement ouvrier, en Europe par exemple : l'ouvrier syndiqué est un géant qui éparpille ses adversaires lilliputiens (p. 127), ou un homme torse nu, viril, qui brise ses chaînes (p. 23), les ennemis des wobblies sont représentés en serpents, loups enragés, squelettes etc. (p. 222). Ce qui les caractérise, par contre, outre la présence ironique d'un chat noir¹⁴, c'est l'insistance mise sur la grève générale comme « clé de la liberté » (p. 106, p. 203), sur la croyance en cette victoire par l'unité indéfectible du prolétariat *par* et *dans* les combats de classe, combats dans lesquels aucun moyen ne peut et ne doit être négligé, ni la violence ni le sabotage si nécessaire.

- 4 4 – La mobilité et le nomadisme sont les traits marquants du militantisme des wobblies. Ils se reconnaissent donc, prioritairement, quoique pas totalement, dans « le travailleur nomade de l'Ouest » qui « incarne l'esprit même des IWW », comme le reconnaît un rédacteur de leur journal en 1914, *Solidarity* (cité p. 50). Ces travailleurs itinérants, saisonniers, ces ouvriers trimardeurs sans famille, ces vagabonds du rail¹⁵ qui « brûlent le dur » (voyagent clandestinement dans les wagons de marchandises, les *boxcars*) et vivent à la périphérie des villes dans des campements de fortune (installés le long des rails de chemin de fer, près d'un réservoir d'eau) appelés des *jungles* sont les hobos¹⁶, à ne pas confondre avec les clochards qui se retrouvent souvent dans les mêmes lieux. Mais le hobo est un prolétaire : il ne mendie pas, il ne vole pas mais il vend sa force de travail au gré des occasions, qui sont nombreuses à l'époque. De même, les *jungles*, comme leur nom ne l'indique pas, sont régies par des règles de vie collectives, suivant le principe « de chacun selon ses moyens, à chacun

selon ses besoins ». Certains campements sont même entièrement composés de militants des IWW, et n'y pénètrent que les porteurs de la carte rouge du syndicat. Dans les villes, les hobos et les wobblies se réunissent dans le local syndical – fréquemment attaqué et incendié lors des grèves – lieu de sociabilité et « centre culturel (...), alternative révolutionnaire du syndicat à des institutions conservatrices comme les églises, bars, salles de jeu, champs de courses » selon Frank Rosemont¹⁷. La bibliothèque du local est fréquentée assidûment, car une des autres caractéristiques de ces militants est leur soif de connaissances, leur appétit de lecture. Lire Jack London, en particulier son roman *Le talon de fer* [ouvrage également très prisé dans les milieux communistes américains après la Première Guerre mondiale], Karl Marx, Friedrich Engels, Pierre Kropotkine ou Antonio Labriola¹⁸ signifie pour les wobblies s'emparer des outils intellectuels pour mieux se préparer à la révolution sociale. Ils comblent ce vide diagnostiqué par Fernand Pelloutier, anarcho-syndicaliste français très attaché à la présence de bibliothèques dans les Bourses du travail : « Ce qui lui manque [à l'ouvrier], c'est la science de son malheur. »¹⁹ Cultivés, courageux, expérimentés, ils deviennent de redoutables organisateurs. Leur manière de procéder pour organiser et encadrer les grévistes consiste en l'envoi sur place, une fois la grève engagée, de militants originaires d'autres États. Ils forment une sorte de « brigade volante », suivant l'expression de Daniel Guérin²⁰. S'il existe au sein des usines, des chantiers ou des ateliers des travailleurs possédant la carte rouge, ceux-ci ont été amenés à se syndiquer, dans la majorité des cas, par des militants itinérants, qui repartent une fois la section syndicale locale créée²¹. Cette pratique, qui peut paraître étrange à des Européens, est courante dans le syndicalisme américain²², y compris dans les syndicats corporatistes. Elle est poussée à son paroxysme par les wobblies, qui se retrouvent de ce fait totalement en osmose avec le milieu des hobos, mais ce déficit d'implantation de structures pérennes, dans les usines, pèsera lourd dans la balance lorsque les vagues successives d'arrestations, de procès et de meurtres vont déferler sur les militants.

- 5 5 – De nombreux et grands combats célèbres menés par les wobblies forment bien évidemment l'ossature du livre, comme ils ont rythmé leur quotidien. De la première grève avec occupation du pays, dans une entreprise électrique, en 1906 dans l'État de New York à celle des

mineurs du Comté de Harlan (Kentucky) en 1930, en passant par les deux grèves des prolétaires du textile, à Lawrence (Massachusetts) en 1912 et à Paterson (New Jersey) en 1913, les wobblies sont sur tous les fronts des luttes ouvrières de ce début du siècle, marqué par la violence de la lutte des classes²³. Ces deux dernières grèves sont tout à fait emblématiques, et certains moyens de lutte ou de popularisation du conflit feront école. États du nord-est du pays, sur la côte atlantique, le Massachusetts et le New Jersey font partie du cœur historique des États-Unis, celui qui accueille les émigrants européens, qui forment les ouvriers et ouvrières non qualifiés des usines, textiles en particulier, en pleine expansion. Rien qu'à Lawrence, qui est le plus grand centre lainier étatsunien, 25 000 personnes travaillent dans ce secteur, dès l'âge de 14 ans. Ces travailleurs touchent en moyenne 8,75 \$ /semaine alors que certains loyers sont de 6 \$/semaine ! D'après un médecin de la ville, 36% des ouvriers (dont la moitié sont des filles entre 14 et 18 ans) meurent avant d'atteindre leurs 26 ans. Seule une poignée d'ouvriers se sont organisés, dans la branche textile du syndicat corporatiste AFL, et chez les IWW. En janvier 1912, la conjonction d'une augmentation des cadences couplée à une diminution du salaire provoque le débrayage de tisserandes d'origine polonaise, bientôt suivies par la quasi totalité des ouvrier-ère-s. Des organisateurs arrivent de New York, d'abord les Italiens Joseph Ettor (qui parle l'anglais, le polonais et le yiddish) et Arturo Giovannitti, puis, après leur arrestation, William Haywood en personne, Elizabeth Gurley Flynn²⁴ et Carlo Tresca²⁵, tous militants promis à un bel avenir. Un comité de grève est élu, composé de 2 représentants de chaque nationalité de l'usine (qui en comporte de nombreuses : des Italiens, des Polonais, des Hongrois, etc. et même des Syriens) et des piquets de grève tournent autour des bâtiments. Les manifestations et arrestations se succèdent, la misère gagne et les grévistes décident d'envoyer les enfants dans des familles d'autres villes, pour alléger le fardeau des plus pauvres, mais aussi pour faire connaître leur combat. La détermination des ouvriers, malgré le lâchage de l'AFL et le procès intenté aux meneurs dont J. Ettor et A. Giovannitti (finalement acquittés) provoque une immense campagne de soutien dans les villes de Boston et de New York où les manifestants (25 000 !) reprennent le slogan des grévistes : « Bread and Roses ! ». Les industriels cèdent en mars 1912 et augmentent les salaires de 15% (pour une semaine de 54 h !), avec leur doublement pour les heures supplémentaires. Cette

victoire encourage les salariés du textile des États voisins et le même scénario se répète, d'abord dans l'État de New York, à Little Falls, puis dans le centre de la soierie du pays (Silk City), Paterson, sur le fleuve Passaic²⁶ en 1913. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, la grève, commencée en janvier dans une seule usine, gagne toutes les fabriques en février et 25 000 ouvrier-ère-s italiens, juifs, anglophones entrent dans le conflit. Aguerris par leur lutte (et leur succès) à Lawrence et à Little Falls, Elizabeth Gurley Flynn, Carlo Tresca et William Haywood organisent ce nouveau combat, encore plus violent : les détectives privés appointés par les industriels abattent deux grévistes, alors que 3 000 autres sont arrêtés. Dans leur combat, les salariés de Paterson sont soutenus par des intellectuels radicaux, emmenés par l'écrivain et journaliste John Reed et l'artiste Mabel Dodge, dont le « salon » de Greenwich Village est fréquenté par les militants révolutionnaires de l'époque. Ces « compagnons de route » des IWW organisent un spectacle à New York, joué par les grévistes eux-mêmes, afin de récolter des fonds. Pourtant, la grève s'étiole et les industriels en profitent pour obliger les ouvriers à négocier atelier par atelier (il y en avait 300 !). Leur solidarité ainsi brisée, les grévistes sont vaincus.

- 6 6 – En 1912, l'éditorialiste d'un journal de San Diego se fait l'écho des sentiments de nombreux industriels à l'égard des wobblies : « La corde, ils ne méritent que ça. (...) Ils sont le rebut de la création et doivent être jetés à l'égout de l'oubli, pour y pourrir dans un engorgement froid comme n'importe quel excrément » (p. 65). Tout historien sait que les mots sont des armes redoutables dans l'espace public, surtout lorsqu'ils sont relayés et mis en pratique par d'autres que ceux qui les ont écrits. La haine déversée sur le papier ne pouvait qu'atteindre des êtres de chair et de sang. Joyce Kornbluh raconte donc la parodie de procès qui aboutit à l'exécution du militant-poète Joe Hill en 1915, le lynchage de l'organisateur des mineurs de Butte (Montana) Frank Little en 1917, la castration et la pendaison de Wesley Everest (sorti de la prison par des membres de l'American Légion) à Centralia (Washington) en 1919, les centaines de procès truqués entre 1917 et 1919, dont celui de Centralia, où le dernier détenu n'est libéré qu'en 1940 (!), et surtout celui de Chicago où comparaissent des centaines de militants et dirigeants, William Haywood compris. Les principaux leaders sont condamnés à des peines qui vont de 10 à 20 ans

de prison. Quelques-uns d'entre eux (William Haywood, Jack Beyer etc.) profitent d'une liberté sous caution accordée pendant l'examen de leur appel, en 1921, pour s'exiler en Russie soviétique. Entre-temps, par ce qu'on appelle les « Palmer Raids »²⁷, le gouvernement a brisé avec une violence inouïe tous les courants radicaux du mouvement ouvrier du pays, wobblies, anarchistes et communistes. Toutes ces dates font signe d'une orientation essentielle : L'État fédéral et les États profitent de la période de guerre pour se débarrasser d'une contestation qui, sans être véritablement menaçante pour la bonne marche du système, perturbe néanmoins en trop d'endroits la paix sociale. A l'instar de l'Idaho en 1917, 21 États définissent le « syndicalisme criminel » comme « une doctrine qui prône le crime, le sabotage, la violence et autres méthodes terroristes illégales » (p. 214). La presse, une fois encore, donne le la et fournit l'explication : « Le premier pas pour battre l'Allemagne, consiste à étrangler les IWW », peut-on lire dans un journal de l'Oklahoma (p. 206).

- 7 7 – Brisé dans ses forces vives mais point disparu pour autant, les IWW progressent même, en nombre de militants, entre 1923 et 1924, selon Franklin Rosemont²⁸. Pourtant, même si l'on retrouve des wobblies dans les grèves violentes de ces années vingt/trente – celle des mineurs du Colorado, en 1927-28, où s'illustre la « fille rebelle » Mika Sablich, et celle des mineurs, encore, du comté de Harlan (Kentucky) en 1930 où ils luttent aux côtés des communistes, ce que Joyce Kornbluh omet d'ailleurs de signaler – le déclin de leur rôle d'agitateurs est largement amorcé. L'auteur décèle deux causes, une de nature économique et la seconde de nature politique, qu'il traite de manière exagérément polémique et idéologique, ce dernier point étant un des reproches que nous lui faisons. La principale cause semble bien être « la profonde transformation du monde industriel aux États-Unis après la victoire de 1918 » (p. 235), avec la métamorphose d'une partie de la main d'œuvre salariée. La quasi disparition de ces millions de travailleurs itinérants, les hobos, « armée de réserve » mobilisable pour les chantiers forestiers, les moissons, la construction, mais imprégnée de culture wobbly, contribue de manière drastique à « assécher » le vivier militant des IWW. Quand aux concentrations industrielles, la difficulté des wobblies à pérenniser leurs structures syndicales et à s'enraciner dans la classe ouvrière laissent le champ libre, au milieu des années vingt, aux militants communistes, dont beau-

coup sont d'ailleurs issus des rangs wobblies. Comme l'admet Joyce Kornbluh, dans le « combat pour la prédominance au sein de la gauche américaine, les IWW perdirent rapidement du terrain face aux communistes léninistes » (p. 235). Néanmoins, lorsque l'auteur évoque des « tentatives d'infiltration des IWW par le Parti communiste américain » (p. 233), afin d'amener les wobblies à adhérer en masse à la IIIe Internationale puis à l'Internationale syndicale rouge, il s'agit d'une distorsion de la réalité. Tous les historiens indiquent le soutien indéfectible de la grande majorité des militants des deux partis communistes (créés en septembre 1919) aux wobblies. Par exemple, le Communist Labor Party, dans son programme rédigé par John Reed, salue « l'exemplarité des IWW, dont les longues et courageuses luttes ainsi que les sacrifices héroïques dans la guerre de classe ont gagné le respect et l'affection de tous les travailleurs »²⁹. La logique IWW du « revolutionary dual unionism », c'est-à-dire « la création de syndicats révolutionnaires doublant les syndicats déjà existants »³⁰ en vue de les remplacer, fonctionne toujours dans l'esprit de la majorité des communistes américains, et ce jusqu'en 1921³¹. Joyce Kornbluh oublie également d'indiquer que la première brochure pro-soviétique, *The Red Dawn* [L'Aube rouge] est publiée à Chicago en 1918 par un militant des IWW, Georges Harrison, qui adhère ensuite, logiquement, au Parti des travailleurs [Workers Party], c'est-à-dire au Parti communiste, comme Elizabeth Gurley Flynn, James P. Cannon, William Z. Foster etc. N'oublions pas également que les « compagnons de route » des IWW le sont devenus du PC (John Dos Passos, Upton Sinclair, John Steinbeck) soit sont devenus communistes eux-mêmes, comme John Reed. Par contre, l'auteur a raison d'indiquer qu'à l'enthousiasme succède assez rapidement la désillusion chez beaucoup de wobblies, rebutés à la fois par l'aspect « politique » du communisme – pour des militants ayant vécu leur engagement comme a-politique voire anti-politique – et par les prodromes du stalinisme.

- 8 Considérés comme trop marxistes par les anarchistes et trop anarchistes par les marxistes, les wobblies, dans le peu de temps que le mouvement ouvrier américain leur accorda, ont laissé des traces ineffaçables, bien que peu souvent empruntées : primauté du syndicalisme industriel sur le syndicalisme de métiers, absence totale de ségrégation, tant raciale que de genre, refus de toute bureaucratisation

et/ou institutionnalisation, primauté à l'action directe etc. Cet ouvrage, accessible à tout public, possède le mérite de le rappeler. Il est recommandé de le lire en écoutant les chansons de wobblies, de syndicalistes communistes (le célèbre *Which side are you on ?* de Florence Reece) ou celles des bluesmen, hobos noirs, du CD inclus.

-
- 1 En 1968, le petit livre de Daniel Guérin, *Le mouvement ouvrier aux États-Unis, 1867-1967*, Paris, François Maspero, coll. « Petite collection Maspero », consacrait une dizaine de pages (sur 160) aux IWW, alors que dans son ouvrage portant le même titre (*Le mouvement ouvrier aux États-Unis*, Paris, Seghers, coll. « Vent d'ouest », 1965) Henry Pelling ne s'y intéressait que pour 5-6 pages.
 - 2 Parue en 2011, l'édition américaine contient davantage de documents écrits que celle-ci.
 - 3 Larry Portis est un historien américain, qui enseignait et vivait en France. Il est décédé le 4 juin 2011. Le livre de Joyce Kornbluh lui est dédié.
 - 4 Larry Portis, *IWW et syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis*, Paris, Spartacus, n°133 B, 1985, 150 p.
 - 5 Franklin Rosemont, *Joe Hill et la création d'une contre-culture ouvrière révolutionnaire*, Paris, Éditions de la CNT-Région parisienne, 2008, 547 p. Cet ouvrage est aussi consultable en ligne sur <http://poiesique.lautre.net/>. Franklin Rosemont est un militant libertaire et un surréaliste américain, auteur de nombreux ouvrages, décédé en 2009. Ses archives concernant les IWW, recueillies par son épouse Penelope Rosemont et lui-même se trouvent à la Bibliothèque Newberry de Chicago.
 - 6 Cet ouvrage est chroniqué dans ce dossier.
 - 7 Ben L. Reitman, *Boxcar Bertha [Sisters of the Road]*, Paris, L'Insomniaque, 1994, et UGE-10-18, 1996 ou Nautilus, 2000 et 2008. Le cinéaste Martin Scorsese en tira son film *Boxcar Bertha* en 1972, avec Barbara Hershey et les frères Carradine. Proche des IWW, Ben L. Reitman (1907-1989) est un ami de l'anarchiste Emma Goldman, avec qui il échangea plus de 400 lettres. Ses archives se trouvent à l'Université de l'Illinois (Chicago).
 - 8 John Dos Passos, *42^e parallèle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986.

- 9 Jon A. Jackson, *Go By Go*, Gallimard, coll. « Série noire », n° 2614, 2001, 346 p. Il s'agit d'un roman noir qui raconte les derniers mois du leader syndical Frank Little, enlevé et pendu par des *vigilantes* [miliciens privés] aux ordres des patrons des mines, en août 1917, à Butte (Montana).
- 10 Les anglicistes liront le roman de Bernard Traven, *The Cotton-Pickers* (*Der Wobbly*, 1926), Lanham, Ivan R. Dee, Publisher, 1995, consacré aux luttes des cueilleurs de coton au Mexique dans les années 1920.
- 11 Maman Jones, *Autobiographie*, Paris, François Maspero, coll. « Actes et mémoires du peuple », 1977, 186 p.
- 12 Michel Cordillot, « Industrial Workers of the World », in *La Sociale en Amérique. Dictionnaire biographique du mouvement social francophone aux États-Unis (1848-1922)*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2002, p. 19-20.
- 13 Ces caisses sont le plus souvent des caisses à savon, d'où le nom de soap boxes pour qualifier ces tribunes improvisées dans les rues
- 14 Le symbole d'un chat noir hérissé est adopté dans l'iconographie des wobblies à partir de 1915. Le chat noir est censé inspirer la crainte, effrayer. Ce symbole est utilisé actuellement par des organisations syndicales se revendiquant de l'héritage des IWW, comme la CNT en France, ou par d'autres mouvements contestataires, comme des collectifs de chômeurs/précaires en Allemagne dans les années 1980.
- 15 Jack London, *La route. Les vagabonds du rail*, Paris, Phébus, coll. « Libretto », 2001.
- 16 Certains auteurs orthographient hoboos.
- 17 Franklin Rosemont, *Joe Hill et la création d'une contre-culture ouvrière révolutionnaire*, op. cit., p. 41.
- 18 Antonio Labriola (1843-1904) diffusa le marxisme en Italie. Ses travaux sur la conception matérialiste de l'histoire font autorité.
- 19 Fernand Pelloutier, *L'Ouvrier des deux mondes*, 1er avril 1898.
- 20 Daniel Guérin, *Le mouvement ouvrier aux États-Unis, 1867-1967*, op. cit., p. 39.
- 21 Dans le mouvement syndical des États-Unis, on parle plutôt de Local, suivi d'un numéro. Par exemple, à Philadelphie, en 1913, les dockers IWW appartiennent au Local 8.
- 22 Dans le film de Ken Loach, *Bread and Roses* (2000), un syndicaliste est envoyé dans une entreprise de nettoyage de Los Angeles, qui emploie des

centaines de femmes de ménage, pour les organiser et implanter une section syndicale. Ces syndicalistes sont appelés des *organizers*. Notons que le titre choisi par le cinéaste est un hommage aux grévistes du secteur textile de Lawrence, en 1912 (voir *infra*).

23 Lire en particulier, sur ce sujet de la violence, le livre de Louis Adamic, *Dynamite ! Un siècle de violence de classe en Amérique (1830-1930)*, Paris, Sao Maï Editions, 2010. Lire la note de lecture le concernant dans ce dossier.

24 Adhérente des IWW à 16 ans, arrêtée une dizaine de fois, cette militante hors pair, qui vit pendant 10 ans avec une militante lesbienne anarchiste, adhère au Parti communiste américain en 1936. Elle en devient une dirigeante en 1961, après avoir passé 2 ans de prison sous le maccarthysme. Elle meurt à Moscou en 1964. Lire Camp Helen, *Iron in her Soul : Elizabeth Gurley Flynn and the American Left*, Pullman, Washington State University Press, 1995.

25 Carlo Tresca (1879-1943) est né en Italie où il milite dans les rangs socialistes. Émigré aux États-Unis, il devient un militant actif des I.W.W. Dans les années trente, il fait partie de la commission d'enquête sur les procès de Moscou. Il est abattu dans les rues de New York par un mafioso, mais le mystère subsiste pourtant sur les réels instigateurs de cet assassinat. Lire l'article (en français) de Martino Marazzi, « L'Autobiography de Carlo Tresca », Belphegor, vol. VI, n° 2, juin 2007. Quand à l'excellente biographie du spécialiste de l'anarchisme italien aux États-Unis, Nunzio Pernicone, *Carlo Tresca: Portrait of a Rebel*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, une traduction serait la bienvenue.

26 Dans la ville de Passaic, située un peu plus haut sur le fleuve, une autre grève célèbre, toujours dans les usines textiles, se déroule en 1926, encadrée cette fois par les *organizers* du Parti communiste américain.

27 Du 7 novembre 1919 à janvier 1920, le ministre de la Justice (Attorney General) du gouvernement des États-Unis, A. Mitchell Palmer lance une série de rafles massives. Il y a des milliers d'arrestations dans 23 États, ainsi que les expulsions de militant(e)s étrangers, dont les plus célèbres sont les anarchistes Emma Goldman et Alexandre Berkman.

28 Franklin Rosemont, *Joe Hill et la création d'une contre-culture ouvrière révolutionnaire*, op. cit., p. 27.

29 Plateforme et programme du Parti ouvrier communiste, Congrès de fondation, 5 septembre 1919, Chicago, chapitre « Résolution spéciale sur l'orga-

nisation des travailleurs », p. 4, publié dans *Le Socialiste de l'Ohio*, 17 septembre 1919, p. 3.

30 Définition donnée par Marianne Debouzy, « L'échec du socialisme aux États-Unis », in Jacques Droz (dir.), *Histoire générale du socialisme*, tome IV, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1997, p. 63.

31 Sur cette problématique, tout lecteur intéressé peut se reporter à notre contribution, « "When I joined the union, they called me a Russian Red" : Du syndicalisme et du communisme aux États-Unis (1919-1929) », *Dissidences*, n° 12, à paraître en novembre 2012.

Mots-clés

Syndicalisme révolutionnaire

Christian Beuvain